

« Prenez du recul ! »
(A. J. Greimas)

Greimas aujourd'hui : l'avenir de la structure

Actes du congrès de
l'Association Française de Sémiotique

Centenaire de la naissance
d'Algirdas Julien GREIMAS (1917-1992)

Unesco, 30 mai-2 juin 2017

AFS Éditions

Greimas aujourd'hui : l'avenir de la structure

Actes du congrès de l'Association Française de Sémiotique

Centenaire de la naissance
d'Algirdas Julien GREIMAS (1917-1992)

Unesco, 30 mai-2 juin 2017

Coordinateurs

Denis BERTRAND
Jean-François BORDRON
Ivan DARRAULT
Jacques FONTANILLE

Responsable de l'édition numérique

Verónica ESTAY STANGE



Association
Française
de Sémiotique

AFS Éditions

ISBN : 979-10-95835-01-1
Publication en ligne : afsemio.fr / juin 2019

Comité Scientifique

Président : BORDRON Jean-François, Université de Limoges

ALONSO Juan, Université Paris V - Paris Descartes
BADIR Sémir, FNRS - Université de Liège
BASSO Pierluigi, Université Lumière Lyon 2
BERTRAND Denis, Université Paris 8 Vincennes-Saint-Denis
BEYAERT-GESLIN Anne, Université de Bordeaux 3
BIGLARI Amir, CeReS - Université de Limoges
COLAS BLAISE Marion, Université du Luxembourg
COSTANTINI Michel, Université Paris 8 Vincennes-Saint-Denis
COUEGNAS Nicolas, Université de Limoges
DARRAS Bernard, Université Paris I - Panthéon Sorbonne
DARRAULT-HARRIS Ivan, Université de Limoges
DONDERO Maria Giulia, FNRS - Université de Liège
ESTAY STANGE Veronica, SciencesPo-Paris
FONTANILLE Jacques, Université de Limoges
HENAULT Anne, Université Paris IV - La Sorbonne
LE GUERN Odile, Université Lumière Lyon 2
MANIGLIER Patrice, Université Paris-Ouest Nanterre
MOUTAT Audrey, Université de Limoges
PLOQUIN Françoise, Le Français dans le Monde
PROVENZANO François, Université de Liège
REYES Everardo, Université Paris 8 Vincennes-Saint-Denis
TORE Gian Maria, Université du Luxembourg
VINCENSINI Jean-Jacques, Université de Tours
VISETTI Yves-Marie, CNRS - Paris
ZINNA Alessandro, Université de Toulouse

Sommaire

Préface, par Jean-François Bordron et Jacques Fontanille..... 7

PREMIÈRE PARTIE

Du côté des principes

1. Immanence et réalité

Phénoménologie de la structure : de l'idéalité formelle à la structure cognitive, par Jean Petitot 13
Chaînes sémiologiques et production de la réalité, par Augustin Berque 25
Greimas et la sémiotique du monde naturel, par Jean-Marie Klinkenberg 34
La sémiotique de Greimas comme épistémologie discursive immanente, par Waldir Beividas 46

2. Par delà le signe : générativité, narrativité

Réévaluation de la notion de « signe » dans la théorie sémiotique post-greimassienne,
par Pierre Boudon 55
Sémiotiques imparfaites. Le signe et les superstructures du sens, par Georice Berthin Madébé..... 74
Du modèle génératif au modèle gigogne réticulaire, par Pierre-Antoine Navarette..... 84
Réflexions sur le principe de narrativité, par Raúl Dorra, María Isabel Filinich,
Luisa Ruiz Moreno, Blanca Alberta Rodríguez Vázquez et María Luisa Solís Zepeda 101

DEUXIÈME PARTIE

Du côté de l'histoire

1. Le temps de Greimas

Le sémioticien avant la lettre (essais littéraires de Greimas en lithuanien),
par Kęstutis Nastopka 112
Aux sources de la sémiotique : un Greimas inédit, par Ivan Darrault-Harris..... 118
L'enseignement de Greimas en Turquie : du projet scientifique à la théorie sémiotique,
par Nedret Öztokat-Kiliçeri 124

2. Le temps de la sémiotique

De la sémiotique structurale comme idéologie scientifique.
Une lecture saussurienne de « l'actualité du saussurisme », par Anne-Gaëlle Toutain 131
Greimas et Saussure, auteurs « au futur », Guido Ferraro 138
Il n'y a pas d'autre structuralisme, Michel Costantini..... 143

TROISIÈME PARTIE

Du côté des voisinages théoriques

1. De la mythologie à la psychanalyse et à la linguistique

<i>Greimas. Une mythologie</i> , par Paolo Fabbri	155
<i>De la narratologie structurale à la pragmatique énonciative : formes poétiques grecques entre récit mythique et action rituelle</i> , par Claude Calame	165
<i>Du phénoménalisme au rationalisme : la notion de « relation » dans l'épistémologie freudienne</i> , par Jean-Jacques Vincensini	182
<i>Narration et argumentation. Retour sur l'analyse du discours en sciences sociales</i> , par LTTR 13	192
<i>Greimas et la linguistique</i> , par François Rastier	202

2. Dialogues contemporains

<i>La collaboration entre A. J. Greimas et R. Barthes : de la lexicologie à la sémiologie et « une autre voie » du structuralisme</i> , par Thomas Broden	214
<i>Comparer Greimas et Girard et échapper par le multiculturalisme à l'exclusion inscrite dans la narrativité</i> , par Patrick Imbert	228
<i>Traces de Tahsin Yücel dans Sémantique Structurale d'Algirdas Julien Greimas et inversement</i> , par Songül Aslan Karakul et Veli Doğan Günay	240
<i>Le visage chez Emmanuel Levinas. Approche sémiotique</i> , par Anouar Ben Msila	246
<i>Algirdas Julien Greimas et Lev Karsavine : dialogue sémiotique et philosophique</i> , par Inna Merkoulouva	257

QUATRIÈME PARTIE

Du côté des modèles

1. Structure et prise sur le sens

<i>La méthode greimassienne : validation et résistances</i> , par Tiziana Migliore	265
<i>Efficacité et efficacité dans la perspective de la compétence</i> , par Luisa Ruiz Moreno	273
<i>La sémiotique générative de Greimas et sa valeur « scientifique »</i> , par Francesco Marsciani	285

2. La structure en question

<i>La Modalité, charpente du sens</i> , par Per Aage Brandt	291
<i>Penser les intensités des signes. Le devenir des structures, entre philosophie et anthropologie sémiotique</i> , par Antonino Bondi	302
<i>Les figures de la structure, un air de famille</i> , par Bernard Darras	314
<i>Des conditions d'émergence du sens aux conditions d'instauration des discours</i> , par Michael Schulz	326

3. Sémiose du sensible

<i>Perception et iconicité, diagramme et monade</i> , par Jean-François Bordron	340
<i>Autonomie des « sujets de faire » dans les dispositifs modaux et ouverts (De la Sémiotique des passions à l'esthétique de l'inattendu)</i> , par Isabelle Rieusset-Lemarié	350
<i>Rythme, structure et sensibilité</i> , par Verónica Estay Stange et Audrey Moutat	368

CINQUIÈME PARTIE

Du côté du discours en acte

1. Enonciation et praxis

<i>De la sémiotique structurale à la sémiotique de l'énonciation : le devenir de la structure,</i> par Marion Colas-Blaise	376
<i>L'énonciation et ses enjeux : évaluation des avancées, transformations, nouvelles problématiques,</i> par Patrizia Violi	388
<i>Embrayage et débrayage : des effets aux concepts,</i> par Raphaël Horrein	397
<i>Le travail des algorithmes. Quelques réflexions sur l'actantialité et l'énonciation,</i> par Maria Giulia Dondero	405
<i>La toison d'or de la traduction : la quête de l'objet de valeur,</i> par Magdalena Nowotna	417

2. Gestualités

<i>Formes et structures dans le bégaiement,</i> par Anne Croll	424
<i>L'avenir de la structure sous le prisme de la forme (dansante),</i> par Valeria De Luca	459
<i>De la geste à la gestualité. Le regard de Greimas entre Histoire et aventure,</i> par Pierluigi Basso Fossali	471

SIXIÈME PARTIE

Du côté des domaines de recherche

1. De l'espace

<i>Sémiotique de l'espace & extension du domaine d'application,</i> par Manar Hammad	489
<i>« Work in progress ». Perception socialisée et espace urbain en (re)création,</i> par Julien Thiburce	493
<i>Pour une description aspectuelle du mouvement,</i> par Lucia Teixeira	511

2. Du monde sensible : ouïr, voir goûter

<i>Esquisse d'une sémiotique dynamique de la musique (au-delà du logocentrisme),</i> par Wolfgang Wildgen	523
<i>La répétition verbale dans le plan d'expression de la chanson : une étude comparative de « Cotidiano », de chico Buarque et « Gago Apaixonado », de Noel Rosa,</i> par Carolina Lindenberg Lemos, José Roberto Do Carmo Jr. et Lucas Takeo Shimoda	540
<i>Sémiotique visuelle et structuralisme pratiqué. La conflictualité de l'image,</i> par Anne Beyaert-Geslin	552
<i>Le format technique des images : la sémiotique visuelle à la lumière des modes d'existence de Bruno Latour,</i> par Enzo D'Armenio	559
<i>Cuisiner après Greimas : de la soupe au pistou au texte gastronomique,</i> par Gianfranco Marrone ..	570

3. Du filmique et du médiatique

<i>Des structures en séries,</i> par François Jost	583
<i>Acte véridictoire et méta-discours. Vrai, faux, mensonge et secret dans Taxi Téhéran (2015) de Jafar Panahi,</i> par Ralitza Bonéva	589

4. De l'histoire

<i>L'algorithme narratif de l'histoire</i> , par Enrique Ballón Aguirre	606
<i>L'envers sensible du discours historique</i> , par Anne-Lise Santander	620

5. Du politique et du juridique

<i>La sémiotique : un retour du politique dans les sciences sociales</i> , par Bernard Lamizet	630
<i>Les études de société et de culture : la sémiotique au Brésil</i> , par Diana Luz Pessoa de Barros	643
<i>Proposition d'un modèle sémiotique pour les études de genre</i> , par Adriana Tulio Baggio	652
<i>De l'actant collectif à la formation collective. Une analyse de la terreur</i> , par Daniele Salerno	664
<i>Le nomos. Esquisse de narrativisation d'un terme juridique</i> , par Ricardo Bertolotti	680

6. Du social et de l'économique

<i>Structure et variabilité : une réponse aux défis de l'éducation</i> , par Viviane Huys	690
<i>Sémiotique des interactions marchandes, à la recherche d'un langage du marché</i> , par François Bobrie	697
<i>Identity in the expanded field. Interaction between man and machine on semiotic grounds</i> , par Javier Toscano	714
<i>L'innovation en tant que champ sémantique : imaginaire, valorisation, tension</i> , par Giulia Ceriani	722
<i>Greimas et la sémiotique de la mode</i> , par Isabella Pezzini	727

7. De l'expérience religieuse

<i>Hors du salut, point de texte : le défi du radicalisme religieux à la rationalité structurale</i> , par Massimo Leone	739
<i>De Greimas à Jenni. Depuis De l'imperfection à Son visage et le tien</i> , <i>l'avenir d'une « saisie exceptionnelle »</i> , par Françoise Leflaive	748
<i>Beyond the freedom vs oppression opposition:</i> <i>the meaning of the Londoner hijabista look</i> , par Marilia Jardim	758

8. De la littérature et des arts

<i>Actualité de Maupassant</i> , par Dalia Satkauskyte	770
<i>Sémiose esthétique : structuration et logos de l'art. L'anti-sculpture de Fausto Melotti</i> , par Stefania Caliandro	777

ENVOI

<i>Structure, praxis et discours de circonstance</i> , par Denis Bertrand	783
<i>Lancement !</i> , par Jacques Fontanille	795

Préface

L'avenir de la structure

L'imposant dossier que nous mettons en ligne sur le site de l'Association Française de Sémiotique est l'aboutissement du congrès organisé pour le centenaire de la naissance d'A. J Greimas. Ce congrès a eu lieu du 30 mai au 2 juin 2017, dans les locaux et sous le patronage de l'Unesco, à Paris. Nous remercions l'ensemble des organisateurs qui ont réussi à mobiliser pour cette occasion non seulement les élèves directs de Greimas ou certains de ses proches collaborateurs des tous débuts, mais aussi les élèves de ses élèves et de ses collaborateurs, et sans doute un peu plus loin encore, ainsi que les nombreux chercheurs qui ont été inspirés ou sollicités par son œuvre. On observera, à la simple vue de la table des matières, la diversité des domaines pour lesquels la sémiotique, telle que Greimas l'a conçue, a pu servir de référence théorique et méthodologique.

« Greimas aujourd'hui : l'avenir de la structure ». Ce titre suggère plusieurs idées que nous voudrions d'abord souligner.

Une certaine équivalence est posée entre la pensée de Greimas et le structuralisme, en tant que paradigme scientifique localisé et daté, un épisode de l'histoire récente des idées. Mais il s'agit moins de se référer à ce mouvement intellectuel proprement dit qu'à la notion elle-même qui lui a donné son nom et dont la place est devenue centrale dans la sémiotique contemporaine. Il s'agit également de se demander si ce caractère *structural* qualifie spécifiquement ou non un paradigme particulier de la sémiotique (*grosso modo* celui issu de Saussure, Hjelmslev et Greimas). La triplification peircienne (1, 2, 3) ne serait-elle pas également une structure ? Et la sémiosphère de Lotman ? Mais sous quelles conditions et avec quelles propriétés qui les différencieraient de la première ? On pourrait aisément montrer que la deuxième (Peirce) est une *structure d'emboîtements hiérarchisés*, mais aussi une *structure de déformation* qui peut caractériser des processus, que ce soit d'interprétation ou de perception. Et la troisième, d'un tout autre genre qu'un *système de dépendances*, est tout de même une *structure topologique*, une *morphologie spatialisante* capable de traiter de l'information et de la signification. Il y a donc bien de l'avenir pour la structure, mais surtout si nous savons poser non seulement les conditions de recevabilité de celle que nous pratiquons, mais aussi et surtout les différences et les relations avec les autres acceptions sémiotiques de la structure. Un avenir, en somme, dans une diversification collectivement raisonnée et maîtrisée.

Que ce concept de structure ait un avenir peut en effet se comprendre de diverses façons. Une certaine ironie est perceptible dans la mesure où une structure, en tant que forme idéale, semble plutôt étrangère au temps. On a souvent reproché au structuralisme d'ignorer l'histoire et sa dialectique. Cela n'a pas empêché les sémioticiens de construire une certaine pensée de la temporalité. Si l'on voulait pourtant introduire un contexte polémique, il est certain que la question de l'histoire se présenterait d'elle-même comme la plus prégnante. Que cela soit pour l'essentiel une erreur, voire un contre-sens, comme le montrent plusieurs contributions à

ce congrès, consacrées aux relations entre histoire et structure, cela reste une certaine idée reçue qu'il est toujours utile de signaler.

L'avenir cependant se conçoit mieux s'il est possible de trouver dans l'histoire la promesse d'une certaine pérennité, si l'on conçoit un avenir lisse et sans ruptures majeures. La notion de structure a une histoire faite de plusieurs histoires entremêlées, en particulier une histoire philosophique et une histoire linguistique. Ce n'est pas ici le lieu de retracer cette histoire mais il est utile de proposer à son sujet quelques repères.

Si nous nous donnons comme point d'appui la définition que Hjelmslev a proposée de la structure comme « entité autonome de dépendances internes » (Hjelmslev 1971, 28), on constate aisément qu'il se situe ainsi dans la lignée des théories de la dépendance initiées aussi bien par la phénoménologie de Husserl que par la théorie de la forme (*Gestalt*). On peut donc faire commencer l'idée structurale par ce que Husserl a conçu comme une « légalité idéale dans un tout formant une unité » (Husserl 1972, 23). En tant que système de dépendances la structure est donc proche de la théorie du tout et des parties, la *méréologie*. Toutefois, sous la plume de Hjelmslev, réinterprétant Saussure, les *dépendances* inscrivent la structure dans une épistémologie générale des sciences, alors que l'*autonomie* prépare la spécification d'un objet et du champ disciplinaire qui se l'appropriera. A cet égard, plusieurs contributions à cet ouvrage, et quelques-unes des discussions dont ce dernier ne garde pas la trace, semblent faire prévaloir la *structuration* plutôt que la *structure*, probablement pour afficher une distance plus sensible à l'égard de l'épisode intellectuel du milieu du siècle dernier. Il n'est pourtant pas assuré que dans cette version procédurale, qui transfère la responsabilité de la structure vers le processus méthodologique, la valence d'*autonomie* soit conservée : la construction des dépendances y est acquise, mais celle d'un objet scientifique spécifique pourrait alors être reléguée à l'arrière-plan, à moins qu'on ne presuppose qu'il soit déjà bien installé, ce qui est rien moins qu'évident. « Structuration » dédouane, certes, mais banalise aussi... la structure.

Mais par ailleurs Lévi-Strauss a fortement souligné l'inspiration qu'il a pu trouver dans l'ouvrage de Darcy-Thompson *On growth and form* (1917). Par ce biais, la notion de structure a pu être conçue en résonance avec la notion de *morphologie* au sens géométrico-topologique de ce terme. On conçoit alors (*cf. supra*) que même dans la mouvance structuraliste des années 50-60 du siècle précédent, la structure pouvait être entendue de diverses manières.

Méréologie et *morphologie* sont au fond deux façons de formaliser la notion plus intuitive de *différence*, l'une s'attachant au poids intentionnel des différents types de liage entre les parties, l'autre visant plutôt une intentionnalité éidétique et iconique, les morphologies étant susceptibles de spécifier des espèces, des genres, des cultures, et même des individus. Cette dernière expression, la *différence*, est, comme on le constatera, la plus généralement utilisée en accord avec l'adage greimassien : *il n'y a de sens que dans la différence*. Convenons de dire que, dans ce dernier contexte, la notion de structure, comprise comme le lieu de la différence, appartient au lexique *grammatical*, autant sémantique que syntaxique.

Quel que soit le registre que l'on choisisse, logique, géométrique, grammatical, la notion centrale est toujours celle de *forme*. C'est la raison pour laquelle on a pu reprocher au structuralisme d'ignorer le registre de la sensibilité, jugé plus proche des notions de qualité et d'intensité que de celle de forme. Mais, comme on le sait, aussi bien la sémiotique des passions que la grammaire tensive ou la sémiotique de la perception ont très largement répondu à cette objection. On observera que le vaste domaine de ce que nous éprouvons, s'il est sans doute générateur de sens, se présente surtout comme fait de nombreux plans d'expression, de signifiants, peut-être plus difficiles à formaliser, certes, mais donnant lieu lui aussi à des formes, plus labiles, moins réifiées (ce qui n'est pas à regretter), mais tout aussi reconnaissables, en l'occurrence *ré-éprouvables*.

Parmi les objections faites à la notion de structure, il faut signaler encore celle de laisser en friche les questions que la pragmatique considère au contraire comme premières, celles des actes et des pratiques. Ici encore, il est inutile de rappeler que ce champ a été très largement exploré dans le contexte de la sémiotique, sans pour autant abandonner la notion de structure. Mais par là même s'ouvre, à côté des formes déjà signalées, logiques, spatiales, grammaticales, le vaste champ des formes temporelles qui organisent les vies individuelles, les vies collectives et l'histoire. Et, eu égard aux deux manières de « structurer » les formes, ni la *méréologie* ni la *morphologie* ne semblent pouvoir exactement rendre compte des *formes de processus* : pratiques, stratégies ou formes de vie, toutes ces formes sont *cursives* et *fluentes*, sans espoir d'une totalisation fermée qui permettrait d'en structurer les parties, et qui, plus que d'une morphologie de type éidétique, relèvent d'une *déformation continue*. A cet égard, la *structuration* peut aussi bien se comprendre comme *prise, déprise* ou *reprise* de formes : l'avenir de la structure implique donc à cet égard non pas seulement une morphologie dynamique, comme il est en usage de dire, mais plus généralement une *dynamique des déformations* (méta- ou infra-morphoses), au sein desquelles, parfois et sous des conditions à préciser, des formes stables peuvent heureusement être saisies ou entr'aperçues.

Nous venons de rappeler sommairement quelques objections que l'on a pu faire à la notion de structure et indiquer à la fois les réponses effectivement données dans la pratique de la sémiotique dite *structurale*, et celles qui restent ouvertes. Il s'agissait ainsi d'indiquer une première cartographie du vaste ensemble de textes que nous proposons à la lecture.

L'avenir de la structure n'est pas seulement l'avenir de la sémiotique comprise comme discipline singulière. Nous devons aussi signaler les nombreuses interfaces qui ont pu se construire entre la sémiotique, la sociologie, la psychologie et, bien sûr et en premier lieu, l'anthropologie. Le rapport avec les sciences naturelles, comme la biologie, est une question déjà ancienne comme le montrent les recherches en morphodynamique (Thom, Petitot). Ces interfaces génèrent de nombreux problèmes dont le plus important paraît être le suivant : comment comprendre le passage entre des disciplines possédant une sémiologie propre et affirmant par là une certaine ontologie, et une théorie du sens qui ne postule comme existants que des formes symboliques ? Il ne s'agit pas simplement d'un jeu de métalangages dont il s'agirait de trouver les positions relatives, mais plus profondément d'une décision quant à la nature de ce que l'on présuppose avant même de commencer la recherche. La notion de structure peut ici aussi servir de guide en cela qu'elle offre la possibilité de tracer un chemin fait d'analogies entre des domaines par ailleurs matériellement distincts. On peut sur ce point rappeler le modèle kantien dit de « l'analogies des phénomènes ».

Le cas de l'interface avec l'anthropologie est à cet égard particulièrement éclairant : quand l'anthropologie structurale visait des universaux de la nature humaine, l'analogie opérait, du côté de la sémiotique et chez Greimas lui-même, en universalisant la structure ; or l'anthropologie contemporaine, notamment celle dite « de la nature » (Descola) vise la *structuration de la diversité* des modes d'identification et de relation : il en résulte que, la nature des phénomènes visés ayant été révisée, l'analogie opère, du côté de la sémiotique, en suscitant un redéploiement des variétés des pratiques et des formes de vie. Inversement, les développements significatifs des recherches sémiotiques dans le domaine de l'énonciation ont eu pour effet, directement (Latour) ou indirectement (Viveiros de Castro), l'exploitation analogique de l'équivalent d'une composante énonciative dans le traitement des ontologies dont les anthropologues rendent compte.

Les contributions présentées ici sont disposées de telle sorte que le spectre des études sémiotiques soit le plus visible possible, en particulier quant à leurs rencontres avec d'autres champs disciplinaires, artistiques et médiatiques (littératures, cinéma, musique, télévision), sociaux, économiques, politiques ou religieux, autant que scientifiques (linguistique,

anthropologie, psychanalyse, parmi d'autres). On notera en particulier la vaste question des instances énonçantes et des pratiques d'énonciation, qui fait actuellement l'objet d'un renouvellement actif et d'envergure, ainsi que les rapports de plus en plus prégnants entre la sémiotique, les sciences de la cognition et les recherches portant sur l'analyse informatique des corpus.

Du côté des problématiques théoriques ou méthodologiques mises en débat, le spectre visible est lui aussi largement ouvert : de l'immanence en question jusqu'au retour sur le signe, de la narrativité profonde à la diversité des diagrammatisations sémiotiques, en passant par l'univers modal, les passions et le monde sensible, dans ses composantes profondes, comme le rythme, ou dans ses manifestations particulières, comme l'ouïe, le goût, l'odorat ou la vue. L'avenir de la structure est également, on le sait aussi par analogie, dans la *sémio-diversité*.

Jean-François BORDRON et Jacques FONTANILLE
Mai 2019

QUATRIÈME PARTIE

Du côté des modèles

1. Structure et prise sur le sens

La méthode greimassienne : validations et résistances

Tiziana MIGLIORE
Università di Roma Tor Vergata

Toutes les disciplines des sciences naturelles et sociales ont leurs méthodes, qu'elles articulent plus ou moins avec leurs théories et leurs épistémologies ou philosophies respectives. Comment la méthode greimassienne se mesure-t-elle et en quoi se distingue-t-elle des autres ? Quelles sont ses particularités ? Peut-être ne considère-t-on pas suffisamment, ou bien on l'a-t-on oublié, le fait que la méthode greimassienne n'est pas seulement un *organon*, un outillage de concepts et de catégories de description. Elle est aussi et plus particulièrement un *modus operandi*, en ses deux niveaux de sens, à savoir qu'elle est (i) procédure, suite d'opérations à suivre, et (ii) démarche de segmentation adéquate aux sémiotiques rencontrées et étudiées. Le postulat de l'opérativité, c'est-à-dire l'invitation à suivre une démarche d'analyse des phénomènes qu'on interroge, est sans doute le plus grand apport de Greimas au développement du structuralisme et à l'avancement d'autres sciences sociales et naturelles dans l'explication de leurs pratiques. Il s'agit du *μέθοδος* dans l'acception grecque du terme, mot composé par la préposition *μετα* (méta) – ce qui conduit au-delà, ce qui dépasse et englobe – et *ὁδός* (*odós*) – chemin, voie – et donc de la façon dont la recherche met en place des concepts intermédiaires pour baliser le chemin et conduire l'investigation. La sémiotique greimassienne a offert, depuis sa création, un *modus operandi* de description analytique de l'observable. Qu'en est-il donc aujourd'hui de l'approche sémiotique de la connaissance en tant que mode de description ?

Tout au long de son activité, Greimas a multiplié les propositions de modèles de description. Notre hypothèse est qu'on a emprunté, utilisé et valorisé la méthode comme métalangage, comme un outillage de concepts et de catégories, jusqu'à en faire la définition même de la pratique sémiotique. Mais on a laissé relativement tomber l'autre volet de la discipline, le rôle et les gains du *modus operandi*, du *μέθοδος*, qui demeure alors le « chaînon manquant » entre l'objet à décrire et la méthode comme métalangage. Il y a des études sur la « systématique de la procédure » – Zinna (2004) a distingué les procédures de constitution du corpus selon des comparaisons par similitude, par diversité, par altérité des exemplaires –, mais on interroge rarement la processualité de la procédure : sa dimension syntagmatique, modale et aspectuelle, l'enchaînement des phases qui la caractérise.

On veut soulever le voile sur ce manque de continuité par rapport à Greimas. La sémiotique post-greimassienne a su transmettre à l'extérieur sa terminologie descriptive, convaincre de son efficacité à travers la réussite de l'emploi de concepts tels que « narrativité », « énonciation », « tensivité »..., mais elle a très tôt renoncé à l'idée de *schémas efficaces d'actions* pour l'analyse, celle d'une intelligence syntagmatique à développer. Il ne s'agit jamais, bien entendu, de recettes toutes faites, applicables telles quelles, mais la procédure s'est pourtant heurtée à des résistances internes et externes. A l'occasion du centenaire de la naissance du père de la sémiotique structurale, il nous semble utile de chercher à combler le vide sur ce point : 1) réunir les indications de Greimas sur la procédure ; 2) la formuler et peut-être la transmettre mieux ; 3) voir si et comment elle s'ajuste aux autres niveaux de pertinence que ceux des textes ; 4) l'actualiser enfin par rapport aux nouveaux « sauvages » numériques.

1. L'opérativité sémiotique

Chez Greimas, « faire scientifique » est synonyme d'*opérativité*, un postulat qu'il tire de Hjelmslev (1943). Dans la perspective greimassienne, « la théorie sémiotique est opératoire dans son ensemble à condition qu'elle prévoie des procédures d'analyse ». Et « tout objet n'est saisissable que par son *analyse* » (Greimas et Courtés 1979, entrée « opératoire/opérationnel »), à savoir – ici Greimas reprend Hjelmslev à la lettre – par la « décomposition en parties plus petites et réintégration des parties dans la totalité qu'elles constituent » (*Ibid.*). Le texte, chez Greimas, est soit l'unité d'analyse soit le niveau de pertinence, entendu comme tissu de relations structurelles, processus de relations internes, de dépendances, constituées en hiérarchies (c'est à nouveau une définition de Hjelmslev). La *Sémantique structurale* ne s'était pas encore engagée, de manière explicite, cette direction, mais elle s'annonçait déjà comme une « recherche de méthode » – sous-titre choisi par Greimas à la première édition, puis disparu des suivantes, alors que les traductions espagnole (Madrid, Gredos, 1971) et anglaise (Nebraska, University of Nebraska Press, 1983) par exemple, le conservent.

A partir de l'analyse du texte poétique, puis du mythe, du texte littéraire et enfin du texte visuel, Greimas a essayé d'indiquer des voies de description cohérentes, avec le concept de parcours génératif du sens prolongeant l'idée hjelmslevienne de stratification en niveaux de profondeur et niveaux de surface. Il a explicité, d'une part, le *schéma de la description*, de l'autre la *démarche de segmentation*, ajustées aux formes expressives des textes analysés. Cela nous conduit à pouvoir dire que si les pères du structuralisme nous ont appris que la perception est perception de différences, c'est à Greimas qu'il revient de nous avoir indiqué *comment* saisir ces différences structurelles, comment les structures deviennent opératoires une fois perçues.

1.1. Décrire

Procédure de description et démarche de segmentation sont strictement liées, mais il ne faut pas les confondre. Revenons sur quelques passages marquants de Greimas à propos de la manière de faire l'analyse : « Il est souhaitable qu'une pratique de segmentation se substitue progressivement à la compréhension intuitive du texte et de ses articulations » (Greimas 1973, 19). Et : « La description peut bien être décomposable en *cadres* et obéir à une espèce de logique spatio-temporelle de la représentation » (Greimas 1973, 23). Le dernier chapitre de *Sémiotique et sciences sociales* (1976), « La littérature ethnique », est entièrement consacré au problème de la description : « Le but essentiel de la science en général et de la sémiotique en particulier est de remplacer l'intuition, c'est-à-dire des hypothèses de travail implicites, avec les modèles hypothétiques qu'on est capable d'élaborer » (Greimas 1976). Selon Paolo Fabbri et Paul Perron (1991) la formulation des opérations cognitives qui permettent la description, en satisfaisant les conditions de scientificité – cohérence, exhaustivité et simplicité – offre à la recherche une orientation stratégique et opérationnelle, et transforme les procédures de description en procédures de découverte.

Pourtant, c'est dans l'article « Sémiotique figurative et sémiotique plastique » (1984) que Greimas illustre le plus explicitement le cours d'action de la procédure : « Dans un cas comme dans l'autre, écrit-il, il s'agit de démarches de segmentation qui reposent, pour une bonne part, sur des saisies intuitives dont il faut, en premier lieu, expliciter les procédures et formuler les règles d'usage » (Greimas 1984, 14). Donc : induire, expliciter la procédure et formuler les règles générales. Ou, dit en d'autres termes : « saisir intuitivement, interpréter et chercher à formuler les régularités » (Greimas 1984, 21). Selon lui, c'est en raison d'une constatation intuitive généralement admise que les objets plastiques sont des objets

signifiants, qu'il y a une signification seconde, autre, plus profonde. L'« intuition » joue un rôle de premier plan dans la procédure, au point qu'une entrée *ad hoc* est prévue dans le *Dictionnaire* où Greimas l'élève au rang de « composante de la compétence cognitive ». Ici l'intuition désigne l'intervention d'un sujet de « la certitude (une sorte d'évidence) qui instaure éventuellement [son] *vouloir faire*, désireux de vérifier *a posteriori* l'hypothèse déjà formulée » (Greimas et Courtés 1979, entrée « intuition »). Conçue et placée au début de l'analyse, l'intuition n'est pas l'instinct, mais un savoir implicite incorporé à force d'exercices, une expertise articulée avec d'autres connaissances et qui est une condition préalable pour une description sémiotique efficace.

Plusieurs contributions ont prolongé ces recherches de Greimas, favorisant le passage du visuel au visible (moyennant la poly-sensorialité et la sensori-motricité), thématissant la place du figural entre le figuratif et le plastique, ouvrant la réflexion sur la lumière, la matière, le format, explorant les tensions et les isotopies d'attente, les problématiques du point de vue et de l'énonciation. Mais qu'en est-il de la procédure ? La pratique descriptive des œuvres contemporaines nous enseigne par exemple, face à l'art conceptuel ou à des installations environnementales ou immersives, que l'intuition intervient au début de l'analyse, mais qu'elle est aussi réursive au sein d'un processus, qu'elle peut revenir avec des degrés d'intensité variables. Nous y reviendrons.

1.2. Segmenter

Face au texte littéraire, Greimas a segmenté en tenant compte des démarcateurs de séquence, même graphiques, des blocs d'homogénéité du discours, du repérage d'isotopies et de disjonctions spatiales, temporelles, actuelles, thymiques. L'analyse de *Deux amis* (1883) de Maupassant est paradigmatique de cette emprise (Greimas 1976). Face aux textes poétiques, il a adopté la procédure d'analyse suprasegmentale du signifiant, car le poétique a une organisation structurelle qui se fonde sur l'homologation de nouveaux formants poétiques avec des signifiés renouvelés. S'apercevoir qu'il s'agit d'une sémiotique autonome permet à Greimas d'abolir les frontières entre différents domaines de manifestation et de reconnaître qu'il y a une poéticité littéraire, une poéticité visuelle, une poéticité musicale, et même une poéticité esthétique (Greimas 1987) analysables avec des procédures similaires. Ici, il revisite Jakobson qu'il s'agisse de la traductibilité verbal/visuel ou du poétique comme projection de l'axe paradigmatique sur l'axe syntagmatique. A travers la sémiotique poétique et le dispositif suprasegmental Greimas a étendu le concept hjelmslevien d'analyse des langages linéaires aux langages tabulaires, aux images et en général au perceptible. Greimas a institué son premier « Atelier de sémiotique visuelle » dès 1970, regroupant autour de lui Denis Alkan, Ada Dewes, Jean-Marie Floch, Diana-Luz Pessoa de Barros, Felix Thürlemann et Alain Vergniaud.

C'est surtout l'analyse du langage plastique qui conduit Greimas à élaborer une procédure très articulée de segmentation du signifiant : (i) constitution du « cadre-format » (par rapport au « hors-cadre ») ; (ii) conception d'une « grille topologique » de segmentation des parties et d'orientation des composantes ; (iii) individuation des catégories chromatiques et eidétiques et saisie des relations contrastives et analogiques ; (iiii) homologation semi-symbolique.

La première action à accomplir est donc de trouver et de tracer le cadre, réel ou idéal, qui sépare le texte, unité de pertinence, du monde extérieur. La deuxième action est de dessiner la grille des axes vertical, horizontal et diagonal qui permettent de relever les catégories topologiques surdéterminées – haut/bas, gauche/droite, centrale/périphérique, englobant/englobé – et de positionner les éléments. La troisième action est d'identifier les itérations (anaphores) et les contrastes eidétiques et chromatiques. La quatrième action, enfin, établit les corrélations entre catégories du plan de l'expression et catégories du plan du contenu,

corrélations susceptibles de dégager une homologation « semi-symbolique ». Il n'est pas inutile de rappeler que ces catégories ne sont jamais des *a priori* ; elles découlent de l'observation directe des tactiques de production de la signification.

Greimas insiste sur ce point : la sémiotique structurale s'enracine, en tant que théorie et méthodologie d'analyse, dans le cadre plus vaste d'une anthropologie. Elle choisit l'anthropologie comme son point de référence. Le visible est pour la sémiotique une réalité partagée, empirique, culturelle (Greimas 1984, 5).

Les trois grandes phases de la *procédure de description* – mettre en œuvre l'intuition, expliciter la procédure, formuler les règles d'usage –, ainsi que la *démarche de la segmentation* – à partir de la délimitation du cadre-format indiquant les marges entre dedans et dehors jusqu'à l'examen des composantes spatiales, eidétiques et chromatiques, avec la corrélation semi-symbolique qui en découle – peuvent être exploitées pour l'analyse des pratiques et des formes de vie. Toutes deux, procédure de description et démarche de segmentation, sont normées par Greimas, mais elles doivent être adaptées et ajustées à la singularité du phénomène, transformatrice du faire et de l'être du chercheur. Le modèle implique un certain « flair » nécessaire pour saisir ce qui se passe, suivi en tout cas d'une explicitation de la façon d'agir et des règles qui sont utilisées. A partir de cette approche, qui justifie l'anti-atomisme sémiotique de Greimas, on peut dégager des contraintes plus profondes et plus élémentaires, internes au tissage de l'œuvre d'art. Ainsi Fontanille (1995) s'est demandé, devant un tableau de Rothko, si la totalisation des parties perçue lors les premières impressions sensibles ne devait pas anticiper la segmentation – « il faut assembler avant de découper ! ». Et les remarques de Geninasca (2003) sur la « préhension impressive » et sur le format comme résultat du couplage objet perçu/sujet percevant vont dans la même direction, bien que se maintenant dans le sillage de la procédure de description.

2. L'intuition dans l'analyse. Ou du *savoir tacite*

On aura noté que le jugement de valeur de Greimas sur l'intuition change au fil du temps. Tout d'abord (1976), il se hâte de remplacer l'intuition par des hypothèses de travail explicites ; puis, notamment en relation avec la sémiotique plastique et figurative, il la réhabilite, lui donnant un rôle autonome et déterminé à l'intérieur de la procédure (Greimas 1984). Peut-être parce que les images, plus que les raisonnements, nous invitent à nous diriger sur des points précis où une certaine intuition est mobilisée.

Les indications de Greimas sur la procédure de description calquent, sous forme de synthèse, les déroulements des processus de perception dans l'expérience quotidienne. La présence de l'intuition en est la preuve, et Jean-François Bordron (2011), en schématisant les phases de la constitution iconique à partir des trois *Critiques* kantienne, lui attribue même une place de choix. Le moment de composition et de stabilisation des formes s'actualiserait ainsi, moyennant trois synthèses : (i) *l'appréhension* de quelque chose comme modification de l'esprit dans l'intuition, qui correspondrait, selon Bordron, à *l'indicialité* – où l'altérité sollicite une interrogation ; (ii) la *reproduction* de ce quelque chose dans l'imagination, correspondant au moment de *l'iconicité* où ce qui est donné dans l'intuition se maintient, prend une forme temporelle et devient donc une morphologie ; (iii) la *recognition* dans le concept, qui autorise l'identification de la chose au sens où elle est reconnue par ce concept : c'est le domaine de la forme au sens hjelmslevien et donc celui de l'identification et de la reconnaissance, de l'articulation en des formes *symboliques*. Le modèle de Greimas est similaire à ce schéma, mais il y ajoute l'exigence d'une vocation empirique conduisant à négocier et à partager l'expérience – l'explicitation des règles – sans la réduire à une activité mentale individuelle. C'est pourquoi il prend en compte cette mystérieuse « certitude (une sorte d'évidence) » qui instaure le *vouloir faire* d'un sujet (Greimas et Courtés 1979, entrée

« intuition »), qu'on dirait empruntée à la phénoménologie de Husserl : « le concept d'intuition ne se définit pas par les caractères qui sont propres à la perception sensible mais par le fait de réaliser la signification par l'évidence » (Lévinas 1930, 119), soit par l'existence de liaisons dans la chose même¹.

Leibniz (1684) fut le premier à élaborer une doctrine systématique de l'intuition, signalant un moyen particulier d'accès à la connaissance des choses à travers un *coup d'œil* sur leur nature, un *je ne sais quoi* de récapitulation des éléments simples dans l'analyse après l'expérience de décomposition de notions complexes : « Une connaissance qui est à la fois adéquate et intuitive est tout à fait parfaite », écrit-il (Leibniz 1969, 9). Selon Poincaré (1908) l'intuition est le fondement des mathématiques, et dès lors nécessite d'être vérifiée. Il s'agit d'un pont entre ce qui nous arrive à un moment donné et notre expérience antérieure, celle de l'information stockée². C'est un sentiment de cohérence ou d'incohérence avec l'objet visé, que le système moteur et sensoriel du corps évalue. Elle consiste à filtrer les *input* sensoriels qui changent toujours et à pressentir des formes du contenu associées à des formes de l'expression, des valeurs dans les patterns que l'on perçoit.

Les pratiques artistiques et culinaires investissent beaucoup sur l'intuition comprise comme exploitation du monde sensible en termes de sensible (Lévi Strauss 1962), sur le « *quanto basta* », le « assez » dans la préparation ou l'étalage des couleurs en peinture ou dans l'élaboration de plats en cuisine. N'ayant rien à voir avec l'inconscient ou avec ce que l'on nomme « ignorance instruite », il s'agit d'un tâtonnement précédant la perspicacité et qui se fonde sur des contingences probabilistes (Migliore 2012). Fabbri (2000a, 52) compare l'intuition à « la sagacité, proche du flair, de la capacité olfactive », tandis qu'Eco (1990, 46) l'assimile à l'agilité du *nous*, qui n'a rien d'ineffable, *versus* le raisonnement réflexif de la *dianoia*. Peirce a écarté l'intuition de son épistémologie cognitive pour théoriser ensuite le *guessing*, une lumière naturelle qui aiderait à « deviner juste ». Eco toujours (1968), à partir de la théorie de la formativité de Luigi Pareyson, valorise l'interrogation de la matière à l'instar d'un parcours d'obstacles disposant d'un critère très solide : le pressentiment de la réussite, la « divination de la forme ». Et Bachelard, dans *L'intuition de l'instant*, écrit qu'« une intuition ne se prouve pas, elle s'expérimente. Et elle s'expérimente en multipliant ou même en modifiant les conditions de son usage » (Bachelard 1932), de telle sorte que l'on *devient* vertueux, « dilettante de profession » (Marrone 2015)³.

¹ Husserl a conféré à l'intuition une place de premier plan dans l'ordre de la connaissance. Il a rejeté la théorie de la « synthèse passive » chez Kant et, en arguant que celui-ci « manque » l'expérience qu'il cherchait à analyser, parce que, du fait de sa métaphysique, il est incapable de « reconnaître l'existence de liaisons dans la chose même », il a élargi l'intuition au delà de l'intuition sensible et y a reconnu les « différents plans de l'être » (sensible, catégorial, éidétique...). Cf. Lévinas 1930, 120.

² Voir à ce propos John Dewey (2014, 248) : « L'intuition est cette rencontre de l'ancien et du nouveau en laquelle le réajustement à l'œuvre dans toute espèce de prise de conscience s'opère instantanément sous forme d'une harmonisation rapide et inattendue qui, dans la lueur de sa soudaineté, agit comme l'éclair d'une révélation ; alors qu'il s'agit en fait de l'aboutissement d'une longue et lente incubation. Parfois, l'union de l'ancien et du nouveau du premier plan et de l'arrière-plan, ne s'obtient qu'au terme d'un effort. De toute façon, seul un arrière-plan de significations organisées peut faire passer la situation inédite de l'obscurité à la clarté. Quand l'ancien et le nouveau jaillissent de concert, à la manière d'étincelles quand deux pôles se rencontrent, on a affaire à une intuition. Celle-ci n'est donc ni un acte de pure intelligence appréhendant une vérité rationnelle, ni la saisie par l'esprit de ses propres images et états ainsi que l'a soutenu Benedetto Croce. »

³ L'ancienne physiognomonie arabe était axée sur une telle « récapitulation foudroyante », en s'appuyant sur des indices : la *firāsa* (Ginzburg 1980, 44). Le terme, tiré du vocabulaire des *soufis*, était utilisé pour désigner aussi bien les intuitions mystiques que les formes de pénétration et de sagacité comme celles que l'on attribuait aux enfants du roi de Serandip.

2.1. Niveaux de compétence

Stuart et Hubert Dreyfus (1986) ont identifié cinq niveaux de compétence, sémiotisés par Fabbri (2000b) et condensés dans la figure de l'*initié* au sein du parcours thématique où s'égrènent les rôles du novice, de l'apprenti, du compétent, du qualifié, de l'expert enfin. Le *novice* ou débutant arrive, bardé de règles, comme quelqu'un qui a appris la grammaire d'une langue étrangère et se meut, les pieds tremblants, dans l'édifice du langage. Le novice est « sans contexte » (Fabbri 1989, 64-65). S'il progresse et commence à oublier les règles, il devient un *apprenti*. Il retient quelques principes empiriques et aspects conjoncturels, en tenant compte des réussites précédentes, lorsque les choses se sont bien passées. On reconnaît ensuite le *compétent*, troisième niveau, parce qu'il se lance : il intègre la nécessité et l'incertitude de la compétence avec l'implication passionnelle de la peur, du sens du risque et, en même temps, du goût de la tentative, que le débutant et l'apprenti ne possèdent pas. Plus haut, le *qualifié* ne sélectionne que les éléments saillants de l'objet et réfléchit sur les règles et les relations qui les interdéfinissent, tandis que l'*expert* enfin apparaît comme un poète. Il sait ce qu'il y a à savoir après avoir oublié ce qu'il a appris. Il incorpore dans le savoir tacite toutes les règles. Il n'en sait plus rien. Ce qu'on appelle le « sens commun » est cette somme extraordinaire de connaissances intégrées permettant d'être expert de quelque chose, voire de pouvoir faire des découvertes. Ce n'est pas par hasard que Gilles Deleuze (1966, 1), dans sa conception de la philosophie comme « création de concepts », considérait l'intuition comme « une des méthodes les plus élaborées de la philosophie », celle choisie par Bergson. Intuition qui, poursuivant « la précision », a ses règles strictes et suppose déjà la durée.

Il ne suffit pas donc d'avoir des outils et des concepts ; la méthode présuppose la connaissance de l'objet d'étude. Très souvent, cette connaissance manque aujourd'hui au sémiologue qui se propose d'analyser, par exemple, les données fournies par les médias sociaux afin de comprendre les *trends*, alors qu'il ne sait pas comment se mouvoir dans le réseau. Le sémiologue sur Internet fait fréquemment figure de débutant. Il arrive avec sa boîte à outils, mais il n'est pas accoutumé au monde qu'il veut explorer. En revanche, l'expert est quelqu'un qui s'entraîne pour s'améliorer et qui se familiarise suffisamment avec l'objet pour pouvoir faire des prévisions sur son avenir.

2.2. *Intuition* (2017). Une exposition

L'exposition *Intuition*, organisée par Daniela Ferretti et Axel Vervoordt à Venise, Palazzo Fortuny-Fondazione Musei Civici, et accompagnée d'un catalogue scientifique très bien documenté (AA.VV. 2017), motive le sens étymologique du verbe espagnol « intuir » (« avoir l'intuition de quelque chose »), *in-tueor*, « regarder à l'intérieur des choses », qui même en se révélant une « illumination de l'âme » (Descartes), n'est pas antinomique de la pensée rationnelle ; en revanche l'intuition, en tant que sensation, capture le sensible, conduit et oriente les idées et les comportements. Des artistes tels que El Anatsui, Jean Arp, Joseph Beuys, Georges Braque, Marcel Broodthaers, Alberto Burri, Eduardo Chillida, Willem de Kooning, Anish Kapoor, Kimsooja, Yves Klein, André Masson, Ana Mendieta, Duane Michals, Joan Miró, François Morellet, Saul Steinberg explorent le concept d'intuition au moyen de différents systèmes expressifs et impliquent le visiteur dans la réactivation de rapports entre les substances mises en forme et la perception.

Le frottage au crayon noir *Un coup d'œil sur la nature et ses environs* (1925, 43 × 26 cm) de Max Ernst imagine le coup d'œil comme une sorte de creux dans les profondeurs de la mer. Le cadre borne une étendue d'eau et une bande de ciel qui continue au-delà du bord. Si l'on trace les axes de la grille topologique, le centre de leur rencontre coïncide exactement avec un tourbillon qui simule l'acte de l'immersion, en l'anticipant. Ce signifiant figuratif,

ouvert et centrifuge, contraste avec la forme ronde et fermée du soleil, placée aussi au centre, sur le même axe vertical, mais en haut. La perspective à point de fuite central créée par le vortex, ainsi que le plan de la scène, rapproché, situent le spectateur au milieu, en correspondance avec la trajectoire du plongeon. En termes semi-symboliques, le tourbillon s'oppose au soleil comme un processus attractant, au niveau de l'énoncé, et immersif au niveau énonciatif ; il s'oppose à un état fixe et immobile du monde. Le *gorgo*, en tant que figure de relation entre l'œuvre et le corps du spectateur, émerge par différence structurelle avec la forme statique et disjointe du soleil.

3. Résultats

Le centenaire de la naissance de Greimas nous donne l'opportunité de revenir sur la méthode de la sémiotique structurale et générative, et de développer une partie des réflexions de Greimas restées dormantes pendant des années. La formation d'un *organon* de catégories et de concepts est allée de pair, chez lui, avec l'élaboration d'un *modèle de procédure* pour l'analyse, en termes de description et/ou de segmentation de l'objet d'étude. Ce modèle, qui n'avait pas un caractère prescriptif ou péremptoire, mais que Greimas s'est limité à proposer, découlait de nombreuses analyses de textes diversifiés et hétérogènes. Le changement d'échelle et la prise en compte, aujourd'hui, d'autres niveaux de pertinence tels que la « pratique », la « stratégie » ou la « forme de vie » ne l'invalident nullement. Au contraire, s'agissant en général d'une « pertinentisation » de l'énonciation en acte, ces niveaux renforcent le sens de la procédure comme *chemin* de recherche et de découverte face aux phénomènes, comme une conduite à risques qui n'est jamais identique à elle-même. Ainsi, les « sauvages » numériques tout autant que des formes expressives récentes ou des genres peu examinés jusqu'ici par la sémiotique – la performance, le Street Art, le Land Art... – exploitent à ce point la dimension topologique, eidétique et chromatique du visible et le mode de fonctionnement semi-symbolique que leur nature ne fait que confirmer l'efficacité du modèle greimassien. Ils l'enrichissent et l'améliorent, au lieu de le démonter.

Par ailleurs, la relecture des prises de position greimassiennes sur la méthode a permis d'envisager le poids de l'activité intuitive dans l'analyse, et de la mettre en évidence. A la fin des années 70 du Novecento, les publications de Greimas et de son école s'orientaient déjà vers une pleine reconnaissance de l'intuition, compétence cognitive qui tire parti de l'expérience sensible agie. C'est une perspective qui ouvre de nouveaux champs de possibilité à la compréhension : procéder, comme Greimas l'a fait, dans une direction favorable à la sémiotique. C'est ainsi qu'on lui rendra hommage.

Références bibliographiques

- AA.VV. (2017), *Intuition*, catalogue de l'exposition de Venise, Palazzo Fortuny-Fondazione Musei Civici, dirs. Daniela Ferretti, Alex Vervoordt, 13 mai-26 novembre 2017, Gent, MER.
- BACHELARD, Gaston (1994), *L'intuition de l'instant* (1932, Stock), Paris, Le Livre de Poche.
- BORDRON, Jean-François (2011), *L'iconicité et ses images. Etudes sémiotiques*, Paris, PUF.
- DELEUZE, Gilles (1966), *Le Bergsonisme*, Paris, PUF.
- DEWEY, John (2014), *L'art comme expérience* (1934), Paris, Gallimard.
- DREYFUS, Hubert and DREYFUS Stuart (1986), *Mind Over Machine: The Power of Human Intuition and Expertise in the Era of the Computer*, New York, Free Press.
- ECO, Umberto (1968), *La definizione dell'arte*, Milano, Mursia.
- (1990), *I limiti dell'interpretazione*, Milano, Bompiani.

- FABBRI, Paolo (2000a), « Moduli e parabole. Ragionare per figure » (1987), in Fabbri, P., *Elogio di Babele*, Roma, Meltemi, pp. 44-52.
- (2000b), « Conoscenza tacita e discorsività » (1989), in Fabbri, P., *Elogio di Babele*, Roma, Meltemi, pp. 53-67.
- FABBRI, Paolo et PERRON, Paul (1991), « Postface » à Corno D. (éd.), Greimas A. J., *Semiotica e scienze sociali*, Torino, Centro Scientifico Editore, pp. 217-225.
- FONTANILLE, Jacques (1994), « Sans titre... ou sans contenu? », Fernande Saint-Martin (éd.), « Approches Sémiotiques sur Rothko », *Nouveaux Actes Sémiotiques*, 34-36, Limoges, Pulim, pp. 77-99.
- GENINASCA, Jacques (2013), *Il logos del formato* (2003), Migliore T. (éd.), *Documenti di Lavoro del Centro Internazionale di Scienze Semiotiche*, 3, Roma, Aracne Editrice.
- GINZBURG, Carlo (1980), « Signes, traces, pistes, Racines d'un paradigme de l'indice » (1979), *Le Débat*, vol. 6, 6, pp. 3-44.
- GREIMAS, Algirdas Julien (1966), *Sémantique structurale. Recherche de méthode*, Paris, Larousse.
- (1973), « Description et narrativité. A propos de *La Ficelle* de Guy de Maupassant », *Revue Canadienne de Linguistique Romane*, 1, pp. 13-24.
- (1976), *Maupassant. La sémiotique du texte: exercices pratiques*, Paris, Seuil.
- (1984), « Sémiotique figurative et sémiotique plastique », *Actes Sémiotiques. Documents*, 60, Besançon, INALF-CNRS, pp. 5-24.
- (1987), *De l'imperfection*, Périgueux, Pierre Fanlac.
- GREIMAS, Algirdas Julien et COURTÉS Joseph (1979), *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette.
- HJELMSLEV, Louis (1968), *I fondamenti della teoria del linguaggio* (1943), Torino, Einaudi.
- LEIBNIZ, Gottfried Wilhelm (1969), *Méditations sur la connaissance, la vérité et les idées* (1684), in Schrecker P., éd., *Leibniz. Opuscles philosophiques choisis*, Paris, Vrin, pp. 9-16.
- LEVINAS, Emmanuel (1930), *Théorie de l'intuition dans la phénoménologie de Husserl*, Paris, Alcan.
- LÉVI-STRAUSS, Claude (1962), *La pensée sauvage*, Paris, PUF.
- MARRONE, Gianfranco (2015), *Dilettante per professione*, Palermo, Torri del Vento.
- MIGLIORE, Tiziana (2012), « Dipingere: i segni e le sostanze », postface à James Elkins, *La pittura cos'è: un linguaggio alchemico* (1999), Milano, Mimesis, pp. 207-242.
- POINCARÉ, Henri (1908), *Science et Méthode*, Paris, Flammarion.
- ZINNA, Alessandro (2004), *Le interfacce degli oggetti di scrittura. Teoria del linguaggio e ipertesti*, Roma, Meltemi.